

*Discours de conclusion au Congrès de l'École Freudienne de Paris sur « La technique psychanalytique » paru dans les Lettres de l'École freudienne, 1972, n° 9, pp. 507-513.*

<sup>(507)</sup> Je sacrifie à l'usage qui veut que j'apporte ma conclusion à nos Congrès.

Dans cet exercice je m'en tiendrai au genre où l'on m'attend. Ne voulant rien rajouter à ce qui a fait la nouveauté de cette rencontre.

Heureuse nouveauté, et telle que je me contente d'en prendre espoir pour l'avenir : ce Congrès était intéressant. D'où cette autre, nouveauté plus locale : j'y ai pris du plaisir.

Je n'irai pas droit à sa raison, content déjà d'avoir été sensible au tour direct qu'ont pris ses thèmes, d'être abordés dans leur actualité.

Sur ce que ce Congrès s'était donné comme propos : la technique de la psychanalyse, on a rappelé qu'il y a longtemps que je l'ai introduit, et même que c'est de là, de ce que Freud a promu sous ce terme, que je suis parti pour mon dessein de reprendre en main notre expérience.

Axer ce Congrès de la technique, c'était déjà nous mettre en garde contre les cavillations sur les rapports de la pratique à la théorie.

La théorie dans la technique, n'a rien à faire avec l'antiquaille « étymologique », la contemplation dont le collégien fait banderole. Selon l'emploi présent du mot, elle y fonctionne comme instrument, sujets opérés compris, c'est cela, la théorie, sans quoi pas de technique.

<sup>(508)</sup> De quoi se distingue-t-elle alors : justement de ce qu'avec, on réussit ou bien l'on rate. Mais pour savoir à quoi s'en tenir, il est préférable de partir de la structure de l'outil : la théorie, ce qui s'appelle en l'occasion, pour nous.

S'il y a quelque chose que la psychanalyse met en cause en toute pratique, c'est son ressort véritable, à savoir pour quoi c'est faire : comment pourrait-elle, de cette question, se défiler elle-même ? À prendre recours de quelle idéalité ?

Vais-je rappeler que la *praxis* est ustensile, que les *pragmata* sont choses d'emploi ?

Même pas question de savoir ce qu'on veut, si on ne sait rien de ce avec quoi on travaille : est-ce le discours, oui ou non, d'où se déploient des effets ? Est-ce par lui que le sujet est supposé être barré du réel, quelque idée qu'on s'en fasse ?

Simple ou itératif, il n'y a trauma qu'au titre du signifiant, dont le sujet se dérouté vers un signifié « pervers ».

S'il y a âme là-dessous, on ne saurait que prier pour elle. La récitation du chapelet orthodoxe ne sert qu'à celle de l'analyste. Mais ce qu'il incarne, c'est de l'Autre, ce qui est perdu : une âme sans doute, mais c'est d'un tube qui peut se faire musical.

Je marque deux thématiques qui de ce congrès font promesse c'est déjà beaucoup.

D'abord ce qu'il en est de la position, immixtion serait mieux dire, de nous analystes dans la réalité médicale. Alors que celle-ci, il y a beau temps que je l'articule, est en passe d'être subvertie, ça veut dire : de n'être plus pensable, de par le mouvement de la science : son statut périmé n'a pas de successeur : problème.

Or ce statut antique est proprement ce dont nous nous faisons abri, au point de nous en faire l'ombre.

<sup>(509)</sup> Mais une ombre, elle n'abrite rien. Elle ne signale, de le souligner, que le passage à l'impalpable.

Voilà en quoi nous serons reconnaissants à ceux qui ont interrogé le corps médical de n'y avoir pris à parti que ce qui n'y concerne personne d'autre que nous.

La promotion ensuite de la crise épileptique la met dès lors à un ordre du jour qui se suffit du seul amas, de ce qui s'accumule de corrélats dans son fait qui ne se qualifient que pour proprement analytiques.

Je m'en remets, pour y marquer la première réponse donnée, à ce qu'a dit Françoise Dolto, du cas dont elle s'est appuyée, et pour souhaiter qu'en paraisse le compte-rendu bientôt. Je ne laisse ce fil qu'à être sûr qu'en soit accroché le grelot.

Je n'ai voulu que détacher trois rubriques dans des contributions dont je n'avais pas, après mes interventions précédentes, à faire palmarès aux auteurs.

Ce sera au bénéfice dont j'assume allègrement l'injustice, de notre ami à tous, Safouan, pour ce que, prenant la parole au débûché de sa communication, je suis en demeure de lui répondre.

À prendre les choses d'où j'en suis (et pourquoi pas puisqu'après tout j'y suis venu de mon fait), il y a ceux qui savent ce que je dis – et, parmi les autres, certains qui s'en font occasion de ce que désigne bien la réflexion : ils s'y réfléchissent eux-mêmes.

Je me satisfais des premiers quand ils me donnent de leur classe la preuve, – ce qui n'implique pas de me répéter, comme Safouan le démontre.

Je marque que je préférerais qu'il laisse la « coupure » à l'épistémologie. De la nature à la culture, c'est distinction <sup>(510)</sup> anthropologique que de l'instituer, ce à l'encontre du fait que l'idée de nature est un fruit de la culture. Et c'est bien de démontrer que la coupure ici donnée par Lévi-Strauss, n'est qu'épistémologique, que Safouan lui reproche à juste titre de manquer la loi de l'interdiction de l'inceste, de l'inceste maternel s'entend, lequel ne relève d'aucune fonction distributive. D'où se confirme qu'un autre terme, et qu'il le choisisse à son gré, mériterait d'être trouvé pour ce qu'ici il en conjoint.

Car il faut que ce terme couvre aussi la castration, telle qu'il la définit, – du moins me semble-t-il pouvoir de son texte l'extraire, de suppléer à l'indétermination du partenaire sexuel. Peut-être en remets-je sur lui, mais c'est bien lui qui me fait place nette. Et que le désir y trouve sa possibilité, c'est certain.

Reste si le même terme conviendrait à ce que j'ai avancé du discours entre savoir et vérité. Reviendrai-je sur le fait qu'il ne puisse s'agir là de coupure, puisque, si je l'ai imaginé d'un point, ou plus exactement d'un cercle, de rebroussement que, pour céder à la même démangeaison intuitive que les mathématiciens, j'ai de la surface forgée par Klein sur une bouteille reporté, ce n'est sûrement pas pour qu'on coupe l'une ou l'autre selon ledit cercle.

Car il suffit, cette coupure, de l'imaginer pour qu'il n'y ait plus de surface du tout, de surface de Klein, ni de bouteille : en quoi se démontre que la coupure, c'est la surface elle-même, sans que la surface soit coupure en aucun sens plausible, puisqu'on ne peut même dire qu'elle enveloppe un intérieur, un extérieur non plus.

De même aucune coupure n'est-elle concevable entre vérité et savoir, non que l'une de l'autre ne se sépare éventuellement, ils ne sont de fait pas du même ordre, l'une étant lieu et l'autre lien. C'est aussi bien pourquoi l'une peut l'autre loger à se faire son envers, ce dont alors elle ne bouge plus : théoriquement, c'est le cas de le dire, car c'est ce dont se situe le savoir de l'analyste.

Il ne se coupe pas de sa vérité. Il n'y fait que des accrocs qui, s'ils faisaient le tour de cette vérité, laisseraient ce savoir sans voix pour rien en dire, sa vérité n'emportant pas <sup>(511)</sup> qu'elle soit sue comme vérité. Du moins est-ce l'inconsistance dont, que l'analyste le sache ou non, l'inconscient se motive d'insister.

La coupure n'est recevable qu'à partir d'un réel dont il n'y a rien qui fasse coupure entre les sociétés, mis à part qu'une ne prend ses liens que du langage et que ce n'est qu'à son instar que se conçoit l'éthologie des autres. Safouan l'article congrûment.

C'est bien en quoi il n'en est pas moins pertinent à réunir ce qu'il subsume même faussement d'être coupure, les deux premières consistant en ce que, si vraie que soit l'une, on n'en sait pas plus que du mythe, et si sûrement sue que soit l'autre, elle n'est pas plus vraie pour autant.

En quoi aussi Safouan, à tenir son discours devant une assemblée dont le nombre implique la diversité quant à ce qu'elle peut en reprendre, ne l'en a pas moins captivée. C'est qu'à paraître frayer un chemin comme s'il le faisait là devant nous, qui est ce que croient ceux que ça tient, seulement témoignait-il que ce qu'il disait n'est pas de réflexion, mais de réfraction, selon sa belle métaphore.

Il ne mire pas le bâton dans l'eau. Il l'y plonge et pas pour en faire un cerceau dont mythe, fantasme et structure feraient la ronde, la dernière assurant le premier de se retourner dans le second : le dénominateur commun trouvé du symbolique, de l'imaginaire et du réel. Ce dont un bel esprit un temps me tympanisait.

Il pointe aussi justement le versant obsessionnel de son rapport à la question de : qui tenir pour le vrai père ? Est-ce celui qui légitime la lignée ou bien celui qui la pourvoit d'un rejeton ? Qu'on puisse conjuguer les deux places, ne lève pas la question, mais l'accentue de marquer qu'à y répondre, on restera dans le milieu et que pour trancher, c'est midi sonné.

Je n'y ajouterai que cette remarque, c'est que s'en faire le pivot est pour l'obsessionnel... sa façon de la tourner : deux montants de porte valant mieux qu'un pour que la dite reste ouverte quand il n'y a qu'un seul battant.

Mais je regretterai ici que, presse, voire oubli qui sait ? il n'ait pas tenu son annonce quant au versant hystérique.

<sup>(512)</sup>Car cette coupure entre vérité et savoir, l'hystérique que je loge au féminin : elle donc l'est de pied en cap. Et pour cette raison que Safouan retrace jusqu'à brouiller son trait le plus vif. C'est que pour ce qui est de la castration, il ne s'agit, voire ne s'agit, hystérique ou pas, que d'un savoir.

Mais l'hystérique, ce savoir, fait mission de le répandre, et comme c'est aussi le missionnaire idéal pour ses vertus de semblant, à quoi sujet elle est sujette, on peut être sûr que rien des handicaps de notre temps, voire d'un avenir proche, n'empêchera cet autre ressort de ranimer le père éternel, soit sous quelque variante, la connerie dont procède le mythe qui s'est diffusé de *Totem et tabou*. Ceci pour répondre à ce que Safouan semble un peu vite anticiper.

Si l'Œdipe vit de son déclin, c'est que la castration est ce qui y importe essentiellement. Dire que le reste est littérature, ne prouve rien, sinon que c'est la castration qui soutient ce reste aussi.

Qui en douterait, qu'il se rapporte aux *Études sur l'Hystérie*, aux chères Anna O. et consœurs ? Là par le petit doigt mené au « pas de guérison », sans aller plus loin ni faire phallus, il touchera le savoir dont les choses de sexe resteront sans portée, bien entendu les autres comme elles. La castration a ceci de bon au moins qu'elle raye l'illusion de la connaissance.

Et c'est en quoi j'aimerais achever sur des lumières qui pour moi, après coup sans doute, se sont émises de l'émoi.

Non que l'émoi de mai, puisqu'on sait que j'aime à l'évoquer sous ce nom, je ne l'aie pas en quelque sorte vu venir, tentant de serrer le malaise montant d'y dénoncer un effet de marché.

La preuve est patente maintenant que les « et moi ? » à s'esmaier en l'occasion, font bon marché de ces effets, mais que le discours que je qualifie de l'université en sort triomphant et plus dur.

N'est-ce pas à dire, pour nous en tenir à nos pentes interprétatives, que c'était là le désir dont témoignait l'émoi-symptôme ?

<sup>(513)</sup>Pourquoi y répugner, s'il est clair que le moment dit de la jeunesse tient sa difficulté de la passe à prendre d'un savoir qu'un discours hystérique fort bien assis reproduit toujours ?

Dans sa défense, la jeunesse recourra à ce qui désarme le savoir d'être mis, par un autre discours, en fonction de semblant.

Nul lien social n'échappe à la nécessité de s'autoriser de cette fonction. C'est que le savoir en soit situé qui fait le privilège d'un discours qui permet, ce savoir, de le taquiner. Sa vérité sans doute est bien plus dure.

Elle est moins angoissante que le savoir de la castration, qui est ce qu'à quatorze ans on évite mal.

Qu'on me pardonne de réduire la révolte à la révolution dont se restaure toujours l'ordre.

On ne lit bien l'histoire qu'à y être en acte. C'est pour quoi rien ne s'en écrit enfin que d'être resté en puissance. Avoir pu être ce qui a été, n'est rien de plus que d'avoir été ce qui aurait pu être, soit l'ordinaire des historiens.

Note.

Bien sûr ceci ne reproduit pas ce qui de mon discours fut enregistré. Ça n'en conserve que le fil, sans plus.

Ce que j'en retire, c'est le pathos de son filage pour l'assistance, pourquoi pas dire : par ? puisque c'est elle qui en fait le sens, – et régulier : le sens toujours est importé.

Mais pourquoi pas aussi en garder le moins possible ? La fête est ce qui ne laisse pas de souvenir, son devoir rempli.